Les préparations mécaniques auxquelles on soumet la laine courte ont beaucoup d'analogie avec celles que l'on fait subir au coton. Pour ouvrir et nettoyer la laine, on la bat à l'aide d'une machine dont la partie essentielle est un tambour, ou cylindre, armé de dents droites, plus ou moins espacées et tournant dans une enveloppe garnie également de dents droites opposées à celles du tambour. Après le battage, la laine a déjà repris son élasticité, qu'elle semblait avoir perdue auparavant; de noueuse et dure au toucher, elle est devenue moelleuse. Le loup, qui doit compléter le travail, ne diffère de l'instrument que nous venons de signaler que par l'existence d'un plus grand nombre de dents et par la plus grande rapidité avec laquelle se meut la machine, qui fait au moins six cents tours par minute. Cette opération, dite louvetage, s'effectue ordinairement deux et trois fois sur la laine. Après le premier louvetage, on la lubrifie avec de l'huile. Puis, comme pour le coton, on procède au cardage, qui a pour but d'ouvrir et de dénouer les filaments, de les redresser un à un autant que possible, et de les disposer convenablement pour le travail subséquent. Il existe quelques différences entre les cardes à coton et les cardes à laine, mais nous ne pouvons les noter ici.

Les laines courtes qui ont subi ces divers traitements, et qui sont ainsi arrivés à l'état de laine cardée, sont alors filées grossièrement. Ces fils de laine doivent être soumis ensuite au tissage, et fournir, par des opérations qui seront ultérieurement indiquées, les divers tissus ou feutrages de laine tels que les draps et les lainages divers. Passons au traitement des laines longues.

Les laines longues, comme les laines courtes, sont désuintées et lavées avant d'être livrées au commerce, et cela par des procédés spéciaux. Aussitôt qu'elles ont été dégraissées, lavées et séchées, on les fait battre à la main ou à la mécanique, puis on procède au peignage. Il s'agit dans cette opération, de nettoyer à fond les fibres, de les redresser, de les ranger parallèlement entre elles. Pour cela, on laisse dans la laine un léger degré d'humidité; on la graisse ensuite avec une huile végétale ou du beurre, et on la soumet à l'action de peignes chauds: de là résultent le ramollissement de la matière cornée et le développement des débris. Le peignage de la laine se fait en partie à la main, en partie à la mécanique. La laine longue est ensuite filée, et en cet état elle est prête à fournir des draps et autres étoffes.

Terminons le rapide aperçu de l'industrie de la laine par l'énumération des étoffes et tissus qu'elle nous fournit.

Les laines courtes donnent: 1o les mérinos, barèges, mousselines-laine, mousselines de Chine, toiles de Perse; 2o les cachemires d'Ecosse, tartans écossais, tartanelles, etc.; 3o les orléans unis et façonnés; 4o les châles; 5o les étoffes pour gilets; 6o les damas pour meubles; 7o les moquettes pour tapis; 8o les tapis et tapisseries; 9o les tricots; 10o les dentelles de laine.

Dans les tissus en laine longue on peut signaler: 1o les velours, popelines, reps unis et façonnés; 2o les velours d'Utrecht; 3o les cachemires purs; 4o les gazes à filtre pour produits chimiques, etc.

Les lainages foulés nous donnent: 1o les feutres pour tapis, rouleaux, chaussures, etc.; 2o la draperie tissée et ses nombreuses variétés; 3o les couvertures; 4o les flanelles lisses et croisées; 5o les tartans écossais et articles analogues; 6o les tricots.

LE GANT

Pour l'artiste qui considère l'homme vêtu comme le considéraient les grands peintres dont nous avons parlé ailleurs, c'est-à-dire comme un portrait ambulant, les mains nues sont des échos de lumière qu'il est bon de modérer afin de laisser le plus d'importance aux clairs du visage. De là l'intervention du gant dans les portraits où la main serait trop voyante et le disputerait en valeur à la figure.

Mais le gant, si heureusement employé comme ressource pittoresque par Titien, Velasquez, Rembrandt, n'a pas été inventé par eux, il s'en faut, car l'usage en remonte à l'antiquité; ils étaient connus quatre ou cinq siècles avant notre ère. Au rapport de Xénophon, les Perses portaient des gants pendant l'hiver et y mettaient autant de luxe que dans les autres parties de leur vêtement. On peut croire aussi que les gants dont les Tartares et les Savoyèdes se couvrent les mains sont d'une ancienneté très reculée, si tant est que l'on puisse appeler gants des fourreaux sans divisions, c'est-à-dire sans doigts.

Au moyen âge, les gants ont été tantôt une parure réservée aux nobles et aux prélats, qui souvent la rehaussait de pierres précieuses, tantôt une marque de reconnaissance donnée au seigneur par son vassal, investi d'un fief ou d'une emphytéose, tantôt un gage d'amour que le chevalier portait comme un talisman à son casque en y attachant l'espoir de vaincre. Aujourd'hui, les gants ne sont plus qu'un objet de confort et de bienséance; mais ils ont une physionomie variable, suivant la couleur qui les distingue et la peau dont ils sont faits.

A moins qu'ils ne soient un signe de deuil les gants noirs sont intolérables parce qu'ils éteignent, comme mue sous une couche d'encre, ce qu'il y a de plus expressif dans la personne humaine, ce qui est l'instrument par excellence de la langue universelle, la main. Que le gant se détache en clair sur le ton du vêtement de l'homme, cela suffit. Une teinte éclatante, qui approcherait du blanc pur, serait toujours déplacée, si elle ne devait pas être noyée dans des flots de lumière, au milieu d'une soirée brillante ou d'un bal. Les nuances bleue tendre, gris perle, mauve, amadou, pêche, havane, chamois, biche, et toutes autres de même valeur, c'est-à-dire ne s'élevant pas plus haut dans la gamme du clair, sont celles qui paraissent convenir aux gants ordinaires, et qu'ordinairement on leur donnera, quand on aura renoncé à certaines couleurs qui, dans un objet dont la souplesse est le mérite essentiel, rappelleraient des corps durs et rigides, tels que le bronze, le fer, l'ardoise.

Du reste, les gros gants, taillés dans une peau forte, comme celle du castor, du cerf, du buffle, du daim, les gants épais dont se servaient autrefois les fauconniers, pour protéger leurs doigts contre les serres du gerfaut, ne manquent pas non plus de caractère. Les gants rudes et salis de Cromwell, ces gants que les fatigues de la guerre ont décousus et qui vont si bien avec son juste-au-corps usé par le haubert et son chapeau poudreux, ont aussi leur expression, lorsqu'on nous le peint ainsi accoutré, ouvrant le cercuil de Charles 1er, ou fermant la porte du Parlement.